

Voici une de ces questions-limites de la philosophie de la nature, questions qui dépendent essentiellement de l'image du monde de l'antiquité, je tiens à rejeter ici les deux attitudes que l'on a coutume de prendre devant ces questions. La première, la plus commune parmi les scolastiques modernes, consiste à adopter cette image du monde, non pas qu'on prétend le maintenir contre les enseignements de la science expérimentale moderne: on la maintient en ce sens qu'on la considère comme indifférente au point de vue philosophique ou théologique. L'on sous-entend qu'une image vaut l'autre, d'autant plus que la philosophie et les sciences expérimentales sont fondamentalement distinctes. Malheureusement cette attitude d'indifférence entraîne des conséquences graves. Cette indifférence même suppose une confusion qui se fait sentir lorsqu'on discute des questions purement philosophiques: je veux dire que si nous nous centrons dans cette indifférence qui facilite évidemment bien des choses, nous ne pourrions même pas discuter des questions purement philosophiques, et le pire, c'est que nous n'aurons même pas conscience de cette indétermination. La philosophie dégenère ainsi en stérile dogmatisme, l'autre attitude consiste à rester en bloc toute spéculation philosophique ou théologique que les anciens rattachaient à leur image du monde. Soucieux de se tenir à la page, certains scolastiques croient que l'astronomie moderne nous oblige de rejeter toutes les spéculations philosophiques sur le rapport de causalité entre notre univers et ces substances spirituelles, alors que le mouvement du monde inorganique ne peut s'expliquer philosophiquement sans l'intervention d'une substance vivante extra-cosmique.

Le texte de JSTh. que nous allons étudier contient certaines choses à rejeter, mais il contient en même temps des considérations dont nous avons absolument besoin pour la question de l'évolution. Si nous adoptons l'une ou l'autre des attitudes que je viens de décrire, ce passage serait parfaitement stérile. Or il ne l'est pas du tout, comme je le montrerai dans la suite.

2. Le point de vue que nous allons adopter est incontestablement le plus difficile, il est même révoltant pour ceux qui ont l'intelligence à la fois faible et très volontariste, qui ont la volonté de comprendre sans en avoir l'intelligence, qui domment tous les droits à la volonté, et qui, au fond, détestent l'intelligence.

Les ouvrages philosophiques et théologiques que nous étudions ont été écrits par des auteurs dont l'image de l'univers était si différente de la nôtre, tellement plus simple et plus près du sens, que nous éprouvons aujourd'hui la plus grande difficulté à nous mettre dans leur état d'esprit; non seulement parce que leur expérience était restreinte et élementaire, mais surtout parce que nous nous faisons aujourd'hui une idée très différente et infiniment plus complexe de la nature même de l'expérience. Ils nous parlent avec la plus grande confiance de l'air, du feu, de la terre et de l'eau, de la quintessence, de l'incorrupibilité des corps célestes, et

cette certitude définitive s'est accrue durant de si longs siècles, que nous ne pouvons plus comprendre le lien entre cette certitude et l'expérience sur laquelle elle était appuyée. Nous verrons en méthodologie scientifique qu'au point de vue sciences expérimentales il n'existe pas d'expérience pure, que la plus élémentaire expérience est déjà mêlée de théorie et d'interprétation, qu'il existe au sujet de l'expérience scientifique des théories qui se substituent les unes aux autres au cours de l'histoire, et qu'il n'en existera jamais aucune qui serait définitive. Les connaissances expérimentales du moyen âge par exemple sont d'autant plus difficiles à comprendre aujourd'hui que l'élément d'interprétation y était mêlé d'une façon parfaitement inconsciente, excepté dans le cas de certaines théories astronomiques dont saint Thomas a saisi le caractère purement hypothétique.

Si vous avez de la difficulté à comprendre la mienne, vous n'avez qu'à consulter l'ouvrage monumental de Duhem: "Le système du monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic" (Paris Hermann). Duhem a fort bien compris qu'il est impossible de comprendre les sciences expérimentales de ces temps sans connaître la philosophie et la théologie. Il a fait en ce sens un effort vraiment généreux. Il n'y a pas réussi pour trois raisons:

a) sa connaissance de la philosophie et de la théologie était très insuffisante;

b) la conception pourtant très avancée qu'il se faisait de la science expérimentale (l'auteur de "la théorie physique" est un des pionniers de la méthodologie scientifique moderne) était elle aussi, insuffisante, défaut inévitable, vu le niveau qu'il atteignait les sciences de son temps (1861-1916);

c) tout effort de comprendre les sciences expérimentales de ces temps reculés ne pourra jamais aboutir qu'à une interprétation provisoire toujours conditionnée par l'idée que nous nous faisons de la science expérimentale, idée sujette à une évolution indéfinie donnant lieu à des interprétations toujours nouvelles.

A première vue l'on dirait qu'il devrait être facile de démêler les confusions qui ont été faites par les anciens. C'est du moins ce que pensent les historiens de la science. Il en serait ainsi si vraiment les confusions avaient été simples, ce qui n'est pas le cas, surtout pour celui qui connaît quelque peu la philosophie, la théologie, et la méthodologie scientifique. C'est aussi impossible que de rejoindre la vision du monde de notre enfance. Le progrès des sciences n'est pas clair et distinct. Il est vrai que l'historien qui se place au point de vue purement scientifique, et qui ne prétend pas nous expliquer pourquoi les historiens soutenaient telle ou telle idée scientifique, n'aura aucune difficulté à découvrir les défauts purement scientifiques sans toutefois les expliquer. Mais quand on veut comprendre la raison des anciens, et ils en avaient, la question se présente sous un tout autre jour. Et c'est bien à ce point de vue qu'il nous est si difficile de démêler leurs sciences expérimentales et certaines de leurs réflexions philosophiques: il est si difficile de déterminer la mesure dans laquelle les unes dépendent des autres.

Evidemment, ces difficultés n'existent pas pour ceux qui jouissent du bonheur de la paresseuse ignorance, et qui comprennent si bien dans comprendre que le feu brûle, qu'il est cause, qu'il s'élève vers le ciel, et que les corps graves tombent, etc. Or il arrive que cette bienheureuse ignorance ne se contente pas d'être ignorante, elle veut absolument s'imposer elle réclame des droits absolus, elle profite de son ignorance pour se prononcer sur toutes les questions sans les avoir étudiées. Mais il arrive aussi que saint Thomas n'était pas de cet avis: que saint Thomas s'est prodigieusement servi des sciences de son temps. Je veux dire que c'est combattre saint Thomas que d'ignorer le caractère précis des notions scientifiques de son temps. Je vous conseille de lire par exemple la, q. 91, a. 1 et d'examiner les raisons pour lesquelles "corpus primum hominis sit de limo terrae". Si vous êtes versés dans la non-science, tout ira bien, et surtout mieux. Idem pour l'article 2, qui sera facile à comprendre à deux conditions: il faut ignorer ce que c'est que la théologie, il faut ignorer aussi le "de generatione animalium" et l'"historia animalium" d'Aristote. Dans ce cas, vous serez condamnés à comprendre, et vous ne pourrez jamais vous empêcher de comprendre sans apprendre, ce que vous ne pourrez pas faire puisque vous commencez. Par contre, si cette lecture ne vous donne pas de notions claires et distinctes, je vous prie de rétablir l'argument en faisant abstraction et de la philosophie et des notions expérimentales perlinées. Si vous n'y comprenez plus rien vous avez compris.

Mais je vous conseille aussi de lire q. 67, a. 2, ou saint Thomas dit de la manière la plus catégorique: "impossibile est lumen esse corpus". Ce qu'il faut bien considérer c'est que saint Thomas applique cette certitude sur toute une série de pures hypothèses qu'il n'a certainement pas considérées comme de pures hypothèses, il était bien convaincu que l'expérience les justifiaient d'une manière parfaite.

Et pourtant je n'oserais pas dire que saint Thomas s'est trompé. La conception que l'on se faisait de l'expérience scientifique ne lui permettait pas de voir les choses en une autre lumière: il ne pouvait pas reconnaître le caractère purement hypothétique des principes dont il se sert. Quand je dis qu'il ne s'est pas trompé, je veux dire que si l'on concède les hypothèses, la conclusion est rigoureuse. Et il ne serait pas exact non plus de dire qu'il s'est trompé sur la nature de l'expérience scientifique, si l'on entend par là qu'il aura dû s'en faire une autre conception. En effet, on ne peut pas faire abstraction du rôle très essentiel que joue l'histoire dans l'évolution des sciences et de leur méthodologie. Cette ignorance était fatale. Mais il faut noter aussi que cette fatale ignorance était la cause accidentelle de cette certitude qu'il professe dans l'article cité.

3. Notons aussi en passant la grande facilité des sciences expérimentales de leur temps. L'on dira: si ces sciences étaient tellement faciles, comment se fait-il que nous ayons tant de difficulté à les comprendre? Voilà la raison: elles étaient trop rudimentaires, elles étaient faciles pour eux, elles l'auraient été pour nous, pour la simple raison qu'il n'avait pas grand-chose à comprendre. La difficulté se présente

lorsque nous voulons comprendre cette incompréhension, lorsque nous nous efforçons de reconstruire leur vision du monde à partir de cette incompréhension et de leur science profonde de la philosophie et de la théologie. Cette facilité des sciences expérimentales avaient aussi d'énormes avantages, avantages qu'il ne faut pas ignorer. Saint Albert savait à peu près tout ce que l'on avait réalisé dans le domaine des sciences expérimentales. Toute la bibliothèque scientifique de son temps se trouve condensée dans le très petit nombre de ses œuvres. Cependant, des siècles d'études ne suffiraient pas à y démêler la part de l'expérience et celle de la philosophie et de la théologie. Vous comprenez que tout cela permettait aux docteurs et aux maîtres de se concentrer davantage et avec une grande tranquillité aux problèmes philosophiques et théologiques. Et cet état de choses a duré longtemps. Cajetan et JSTH ignoraient les progrès qui s'étaient réalisés de leur temps. Il est curieux aussi que JSTH soit, le dernier des très grands maîtres thomistes. Ils se sont appuyés sur des connaissances expérimentales consolidées depuis de longs siècles, et ils n'ont pas mis les fondements en question, bien que de temps en temps JSTH dise simplement probables certaines thèses que l'on n'avait jamais contestées, (p.e., p. 81b). Mais il n'a jamais affirmé ces difficultés.

Et je tiens à dire que cet état de choses présentait de réels avantages dont nous jouissons aujourd'hui. Car il faut être très superficiel pour ne voir dans cette stabilité accidentellement favorisée par l'ignorance, une pure stagnation. Il ne faut pas oublier qu'on avait à s'occuper de questions beaucoup plus importantes, même au seul point de vue social. Cette ignorance leur a permis un grand effort de concentration sur des problèmes que nous ne verrions plus aujourd'hui, et que par les anciens. Or, nous constatons que ces problèmes sont au fond les plus essentiels. Qui, en dehors des milieux scolaires, et il faut admettre que depuis plusieurs siècles ce dehors débordait en proportion les milieux scolastiques, a jamais posé le problème de l'hylémorphisme depuis le moyen âge? Et pourtant ce problème se pose aujourd'hui, mais le verrions-nous? De ces considérations il ne faut pas déduire la conclusion stupide que l'ignorance doit être recherchée afin de favoriser la science. Du fait que le mal est cause accidentelle d'un bien, on a déduit aussi "faciamus malum ut eveniat bonum". L'ignorance dont nous parlons n'était pas voulue, et elle n'était pas la cause "per se" du progrès réalisé dans le domaine de la philosophie et de la théologie. Il ne faut pas oublier que les sciences expérimentales, y faisaient de très grandes contributions (Aristote et Saint Albert, p.e.), et s'en servaient copieusement dans leurs œuvres philosophiques et théologiques (surtout Saint Thomas). Pourquoi ne fait-on plus de même aujourd'hui? Cela n'est pas possible, mais cette impossibilité ne doit pas être, comme elle l'est, une cause d'insupportable arrogance. Ne doublons pas notre ignorance de stupidité, Or, nous constatons que ceux-mêmes qui ignorent complètement la méthodologie des sciences, soit à cause des circonstances de leur formation, soit à cause d'un réel défaut d'intelligence en matière philosophique, sont en même temps les plus intraitables quand il s'agit de questions dont la solution dépend uniquement de la méthodologie qu'ils ignorent.

Je vous tracerai maintenant les grandes lignes d'une image du monde qui nous est suggérée par les sciences modernes, tout à l'heure, et de vous faire voir certaines conséquences. Nous passerons ensuite au commentaire du texte de JSTH.

=====